

Égalité

Lu professeur et ses étudianz en leur miroir

«Mrioir, mioirr» de la Suisso-Argentine Carla Demierre est un essai aussi poétique que politique, qui questionne le grand autoritarisme du français en proposant une variété de formes d'écriture inclusive. Une expérience de lecture très active, ouverte, un jeu d'amour avec la langue

Catherine Frammery
@cframmary

Publié dans la collection des Manifestes de la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) de Genève, le dernier opus de l'autrice Carla Demierre est le léger et poétique récit, entre pique-nique dans un bois, sandwich aux champignons et visite d'une exposition, d'une journée de Maggy et Sam, deux amoureux. Deux humains amoureux qui ne sont pas binaires, et cela change tout. L'écriture inclusive les accompagne, parfois terriblement ostentatoire – «al y a de quoi être contrarié-e», ou encore «Maggie paraissait gai-e-x, serein-e-x, sûr-e-x d'æl». Dans le flot de la lecture pourtant, étrangement, ces signes politiques d'égalité finissent presque par se fondre, bombant le torse juste ce qu'il faut, laissant s'installer une petite musique expérimentale moderne et joyeuse.

Comment vous présenter, Carla Demierre? Vous évoquez dans votre livre des «dansereuses», doit-on dire «professeuseuse» d'écriture à la HEAD? Vous pouvez m'appeler professeuse... ou professeur... ou prof! Si vous parlez d'un ou une prof en général, vous pourriez dire «professeuseuse», à partir de la double flexion professeur-professeuse.

Dans ce néologisme on entend «heureuse», ce qui apporte une nouvelle connotation. C'est le risque avec les mots nouveaux, ils prennent leur indépendance...

C'est vrai que dans ce suffixe eur-euse, aujourd'hui on entend «heureuse». Mais si cette forme intègre complètement notre langage ordinaire, on ne l'entendra plus aussi fort. Cela me fait penser à cette critique qu'on faisait au début à «écrivaine», la forme féminine d'«écrivain»: on disait que dedans, on entendait «vaine» – comme s'il n'y avait pas «vain» également dans «écrivain»!

Autre exemple, le mot de médecine n'est pas aujourd'hui appliqué à une femme qui pratique la médecine. Dans le langage ordinaire qui sert à communiquer, on travaille à restreindre la polysémie et les ambiguïtés. Mais on parle toujours dans un contexte, et c'est lui qui permet d'ajuster le sens. Si on appelait «médecine» la femme qui nous soigne, je pense qu'on saurait de quoi il s'agit. L'écriture inclusive montre les stéréotypes du langage, ce qui contrarie nos réflexes et provoque des réactions épidermiques.

Votre récit fait suite à une carte blanche que vous a donnée la HEAD. Comment l'avez-vous empoignée?

Ce travail a été un apprentissage, une exploration. J'ai constaté que tout le monde se disputait assez vite sur la question, brûlante, et découvert que rien n'est fixé dans le français. L'enjeu de l'écriture inclusive est double. D'abord, démasculiniser le français en revenant à des formes en usage jusqu'au XVIIIe siècle et la création de l'Académie française. En édictant des règles, celle-ci s'est positionnée contre les parlers locaux, contre le féminin ou contre les simplifications orthographiques. Aujourd'hui on peut récupérer des formes en usage avant cette période comme les noms de métier au féminin ou les accords de proximité, quand le verbe s'accordait avec le dernier mot d'une énumération. On fait appel à la compréhension du texte de manière locale, cela change beaucoup la manière d'apprendre. L'autre enjeu est celui du neutre, la représentation des personnes qui ne se reconnaissent pas dans la division binaire des genres. Il faut inventer des manières d'écrire qui n'existent pas. Le «iel» est entré dans la version en ligne du Robert. C'est un pro-



Carla Demierre: «Il faut inventer des manières d'écrire qui n'existent pas.» (Dorothee Thébert Filliger)

nom très utilisé aujourd'hui mais d'autres lui sont préférés dans les usages, comme «al», qui s'éloigne phonétiquement de il/elle. Usage du x, ajout d'astérisques... de vastes communautés expérimentent des formes diverses de français inclusif, dont certaines se fixent dans les usages. Ces inventions signalent un manque dans la langue.

Après chaque chapitre vous proposez justement son «résumé», écrit avec des glyphes d'un genre nouveau, des caractères qui veulent en finir avec la lourdeur des doubles flexions, des points médians...

C'est la typographie «Inclusif-ve» qu'a créée Tristan Bartolini, un étudiant de la HEAD, qui rassemble les suffixes masculin et féminin d'un mot (il a été récompensé du Prix Art Humanité 2020 de la Croix-Rouge). Je ne pouvais malheureusement pas l'utiliser tout au long de mon texte, car c'est encore un prototype. Il y a un effort d'apprentissage pour le lire, mais cette police révèle bien les marques de genre.

J'ai aussi découvert les expérimentations d'Alpheratz [spécialiste de l'écriture inclusive à la Sorbonne, et dont l'identité de genre s'exprime par l'usage du pronom *al* et par des accords au neutre, ndlr]. On écrit par exemple: *an linguiste, an institutaire, an chian, lu chian...* Ce sont des formes en cours d'expérimentation. Des terminaisons du neutre au singulier en X, au pluriel on met un Z...

Vous diriez alors, en reprenant la célèbre phrase de Benoîte Groult: «Cent femmes et un chien sont «revenuz» de la plage?»

Mais pourquoi pas? Les doubles flexions, abrégées ou pas, sont peu économes de lettres; ici, on utilise moins de signes. Et si j'utilisais l'accord de proximité, je pourrais aussi dire que «Un chien et cent femmes sont revenues de la plage». Nous sommes dans une période intermédiaire dans laquelle il faut manifester, montrer, pour déstabiliser, déconcerter, provoquer une discussion, une réflexion: on en est là. C'est pour cette raison qu'à «auteure», plus atténué, je préfère «autrice», on monte plus le volume... Certaines formes peuvent ralentir la lecture aujourd'hui, mais nous allons progressivement les apprendre et il deviendra facile de les utiliser.

«Certains formes peuvent ralentir la lecture aujourd'hui, mais nous allons progressivement les apprendre et il deviendra facile de les utiliser»

Carla Demierre

Le cerveau peut s'adapter, rappelez-vous aussi dans votre livre...

On lit sans problème un mot dont les lettres sont mélangées pour peu qu'il y ait la première et la dernière lettre, c'est ce qu'on appelle la typoglycémie (l'ordre des lteers dnas un mto n'a pas d'ipmrotncae, comme dans le titre «mrioir, mioirr»). On pratique les SMS, le «leet speak» [cette écriture geek qui mêle des chiffres et des lettres, ndlr]. On a plein de compétences, on est très habitué à changer de mode d'écriture. Je crois beaucoup à notre capacité d'apprentissage et d'adaptation.

Votre texte est publié comme un «Manifeste», et l'écriture inclusive reste vécue comme une posture politique et militante. Comment expliquez-vous qu'aucun grand texte contemporain ne soit rédigé en écriture inclusive? Pourquoi à votre avis Annie Ernaux, par exemple, n'a-t-elle jamais choisi ces formes?

C'est aussi une question que je me pose. Elle fait sa part, elle ne va pas à cet endroit. La littérature accueille pourtant une multiplicité de possibilités d'écriture. Je me pose aussi des questions sur ma pratique: pourquoi moi, autrice féministe cisgenre [dont le genre ressenti correspond à celui assigné à la naissance, ndlr], je ne suis pas allée plus tôt vers cette question... *Le Courrier* le fait et cela marche très bien. J'ai écrit ce livre à une période où les échanges avec les étudiants étaient très forts.

Les étudiants?

Les étudiants et les étudiantes, ou les étudiant-e-x-s, ou les étudianz... La HEAD a élaboré un guide qui permet d'adopter une écriture inclusive en donnant des outils. Cela s'accompagne d'une action contre toutes les formes d'exclusions et d'inégalités au sein de l'école. Personne n'est obligé d'écrire de manière inclusive, mais nous utilisons couramment iels, ou encore ceuxx. La HEAD est un laboratoire, beaucoup de personnes sont directement concernées.

A Genève, une directive interdit depuis mai 2021 l'utilisation de l'écriture inclusive par les services de l'Etat, la communication de l'administration devant être aussi claire et simple que possible...

Interdire est aussi idiot qu'imposer. Une telle interdiction est une forme de déni face à des usages qui existent déjà et la nécessité d'ajuster la langue écrite à cette réalité. Certaines personnes ont peur du chaos, de la diversité mais ce sont nos usages qui fixeront notre langage, et nous changeons tout le temps nos manières d'écrire, c'est un apprentissage collectif. Je vois mon fils de 11 ans et demi apprendre le français standard, à l'école et dans un grand nombre de productions culturelles; il apprend un français en décalage avec le monde dans lequel il grandit. Mais les questions d'égalité et de genre font partie des préoccupations de sa génération comme de celle de mes étudianz. Il y a encore du chemin à faire quand on voit les correcteurs d'orthographe qui corrigent les formes inclusives... J'ignore quand cette question entrera à l'école. Les institutions sont lentes à intégrer ces évolutions sociales et linguistiques, mais cela viendra. ■

«Mrioir, Mioirr» (PDF, en accès libre), Coll. Manifestes 4 HEAD – Publishing, 2022

mes étudiants
des clients
les professeurs
certains amis
ces copains
tous les chefs
mes pères
aux marchands
à mes cousins

Un exemple de la typographie «Inclusif-ve» de Tristan Bartolini.